



[elips(ə)]

Nick Garbel

nouvelle

Ellipse

ELLIPSE [elips(ə)] : *n.f.* Omission d'une séquence temporelle dans une action dramatique afin, soit d'accélérer le récit, soit de dissimuler une information au lecteur ou au spectateur. Elle oblige le récepteur à rétablir mentalement ce que l'auteur passe sous silence.

Me revoici encore devant cette page. J'ai essayé de l'abandonner de nombreuses fois. J'ai tenté de m'en défaire. J'ai renoncé à cette déchirure, cette blessure, cette plaie béante sur le temps que peut être la blancheur immaculée que l'on commence à noircir. Et puis finalement, je me retrouve encore avec la même fébrilité à aligner les signes et à voir se succéder les lignes. Cette fois-ci je le fais sans contrainte, sans rien à prouver. Au contraire de mon habitude, je la vois comme un point de départ. Elle m'a toujours terrifié et pourtant je suis serein. Peut-être, parce que je me raconte. Parce que je mets au clair ce qui n'est que mon histoire.

* * *

L'argent est un problème pour moi depuis longtemps. Je ne suis pas fondamentalement incapable, mais après une scolarité sans histoire, il semble que j'ai atteint très vite mon seuil de compétence. Je ne vous parle pas du principe de Peter, cette loi implicite qui indique que chacun progresse au sein d'une société jusqu'à ce que son incapacité à assumer son nouveau poste le fasse stagner dans l'inefficacité la plus totale. En gros, chaque personne douée gravit les échelons et progresse jusqu'à parvenir à un poste où elle est parfaitement inadaptée, et chaque personne non douée reste où elle est. Non, moi, c'est plus pernicieux

que cela. Je n'arrive absolument pas à convertir ce que je sais faire en une occupation lucrative. N'allez pas croire que je foisonne de qualités. Je n'en suis pas dénué non plus, je crois. Mais il n'existe vraisemblablement aucune adéquation entre mes qualités et le concept même de rémunération dans cette société.

Prenons un exemple concret pour vous décrire les affres de ma recherche d'emploi. Depuis ma plus tendre enfance, et grâce à des parents bienveillants et sans doute en avance sur leur temps, j'ai pu me frotter à l'informatique. Je suis devenu au fil des ans un utilisateur avisé, bien au-dessus de la moyenne. Avec une bonne intuition pour détecter les pannes, les résoudre parfois ou trouver les solutions pour y parvenir. Mes amis et relations louent cette capacité. J'ai eu parfois mes cinq minutes de gloire pour la réparation ardue d'une machine qui donnait du fil à retordre, même à des professionnels. Cela posé, on pourrait tenter une extrapolation vers la définition d'un métier possible. Je pourrais faire de la maintenance, par exemple. Et bien pas du tout. Cette capacité est parfaitement utile dans le cercle restreint de mes relations, ou même dans celui plus extérieur des relations de mes relations, mais elle est parfaitement invendable. D'une part, parce que les gars comme moi courent les rues, d'autre part, parce que les gens sont bien contents de pouvoir se faire dépanner gratuitement, mais ne seraient absolument pas prêts à payer pour le même service.

Je cultive ainsi une connaissance encyclopédique sur un style musical disparu, une culture générale très développée et tout un tas d'autres performances qui peuvent tout au plus me rendre humainement agréable, mais absolument pas me nourrir. C'est à ce moment que je dois parler de mon goût pour les mots, les histoires, les récits. J'ai déjà cité ma scolarité honorable, mais j'ai oublié de préciser que j'y ai développé ce que je tiens pour mon désir le plus absolu, mon envie primordiale. Moi qui n'ai jamais eu trop l'impression d'exister réellement, j'ai toujours voulu raconter des histoires. N'y voyez pas là une échappatoire vers un imaginaire plus doux que la dure réalité. Ou plutôt, voyez-y ce

que vous voudrez, on n'est jamais sûr de comprendre ses propres motivations, ses moteurs intimes, et si je devais y réfléchir encore, peut-être que je me laisserais entraîner vers cette analyse de mes raisons. Cela dit, même si certains traumatismes d'adolescence remontent facilement à la surface, je n'arrive à associer aucun d'eux à la moindre petite parcelle de texte qui franchit, à cette époque, la limite brumeuse de ma cervelle. Un jour, je me suis mis à écrire des nouvelles et je ne me suis plus arrêté depuis.

Enfin, pour être parfaitement honnête, je me suis arrêté plus d'une fois, mais sans jamais considérer cette pause, parfois extrêmement longue, comme définitive. Il y a bien longtemps, j'ai eu, très classiquement, des velléités de devenir chanteur de rock dans un groupe et, à l'heure actuelle, je ne considère pas cela comme étant ne serait-ce qu'une possibilité. En revanche, si, en arrivant à dépasser la charge d'implication que cela nécessite, je pouvais exprimer mon désir le plus profond, l'écriture y prendrait une part assurément primordiale. Mais, là encore, je ne peux transformer cette passion en un gagne-pain. Mon schéma de pensées, peut-être mon impatience, mon ignorance, mon manque de technique ou bien d'autres raisons encore, me poussent vers un type bien particulier de récits. Je n'écris que des nouvelles. L'intensité de l'effet produit sur le lecteur, le fait de ne faire qu'effleurer sans pour autant diminuer les personnages, les richesses que l'on peut puiser à bouleverser un agencement en quelques phrases, tout cela semble fait pour moi. Je veux dire par là que je ressens intensément et profondément une adéquation avec la forme même de ce type de littérature. Je n'écris que des nouvelles, précisai-je. En fait, je ne sais écrire que des nouvelles. Et malheureusement, les nouvelles sont parfaitement invendables de nos jours. C'est un genre majeur, soit. On y trouve tous les noms illustres, d'accord. Et c'est justement un problème de nom. Vous ne serez publié en tant qu'auteur de nouvelles que lorsque votre nom sera synonyme, un tant soit peu, de rentabili-

té. On ne commence pas par des nouvelles. On assied sa renommée tout d'abord, puis on peut « se laisser aller » à cet exercice. Nombreux sont les romanciers qui clament leur amour de la nouvelle, qui en vantent les mérites. Mais, ils sont déjà romanciers. Le fait que la nouvelle, par nature indépendante, puisse se placer dans les pages de publications inaccessibles au roman, ne change rien. Un magazine, un quotidien, ou tout autre recueil ne publiera que des noms connus. La nouvelle est devenue le moyen de s'associer à la gloire, la prestance ou l'aura d'un romancier, sans assumer la centaine de pages minimum qu'il représente.

Encore une fois, j'ai donc développé un moyen infaillible de ne pas monnayer mes performances.

Il y a donc un corollaire à cet état de fait qui me rend inapte à vivre de mes aptitudes. Si vous rajoutez à cela le fait que je ne suis pas non plus doté d'une force musculaire très développée, ce qui me prive aussi des emplois purement physiques. Je dois forcément me contenter de moyens de subsistance qui me déplaisent et qui ne réclament aucune prédisposition particulière. Malheureusement, ces emplois sont souvent les plus précaires, les moins rémunérés et, surtout, aucun n'est épanouissant.

Vous qui lisez ces pages, même si, au moment où je les rédige, vous n'existez pas encore, vous pouvez être en droit de vous demander pourquoi j'ai consacré tant de lignes à cette description de mes performances sur le marché du travail. Ne vous y trompez pas, ce n'est qu'une justification. Je cherche à me dédouaner des choix que j'ai faits et qui m'ont conduit sur la route de la malhonnêteté. Car, même si je suis toujours soit à la recherche, soit en train d'effectuer un boulot temporaire, souvent inepte et excessivement mal payé, je passe l'essentiel de mon temps libre à voler. C'est devenu une seconde nature chez moi.

Pour commencer, je prends tous mes repas de midi dans les rayons des supermarchés. Je picore, je me sers, je déambule la bouche pleine sous les lumières criardes de la grande distribution. Mes contemporains se nourrissent d'un sandwich, moi j'équilibre mes repas au gré des arrivages dans ces immenses

surfaces anonymes. Fruits, légumes, fromages, charcuteries, biscuits, notre société s'est voulue transportable, portionnable, individuelle, en libre-service. Eh bien, j'assume ce mode de consommation à cent pour cent, sauf que mes choix ne passent jamais la barrière de la caisse.

Il m'arrive aussi d'y prendre ceux du soir, surtout à la belle saison quand un repas chaud n'est pas indispensable. Mais je prends toujours soin de varier les adresses, de faire tourner les lieux. Je n'ai pas de technique établie, de routine. Je m'adapte à l'instant avec un seul mot d'ordre : ne pas me faire prendre. Surtout quand je passe à la partie non-comestible de mes chapardages. Si j'ai le moindre doute quant à m'être fait repérer, j'abandonne sans remords l'objet que je convoitais. Mais sinon, j'éventre les blisters, je fais sauter les protections, je mets en échec les antivols. Mes larcins se doivent d'être revendables, monnayables. Ce sont donc souvent des objets culturels, disques, livres, films. Le marché de l'occasion sur internet est plus que florissant et me permet de dégager un bénéfice raisonnable de mes rapines. Mais, je vous l'ai dit, je n'ai aucune spécialisation, je suis passé récemment à des petits articles de décoration, des bijoux fantaisie, des parfums. Tout se revend.

Je ne suis pas en train de vous donner un mode d'emploi pour s'enrichir par le vol. Bien que me prenant énormément de temps, ces butins ne sont que des pis-aller. Je tire en permanence le diable par la queue, et si je n'avais pas de temps en temps un boulot alimentaire, il me serait impossible de survivre. Je suis au quotidien en équilibre précaire et il s'en faut toujours de peu pour que mes fins de mois ne soient abyssales. Ce n'est pourtant pas l'appât du gain qui m'a fait entrer de plain-pied dans cette histoire. Je suis un gagne-petit, je ne fais que combler les brèches. Je manque d'ambition pour gravir l'échelle du banditisme moyen.

Par contre, je ne manque pas d'idées, de concepts. Mes nouvelles sont essentiellement policières, souvent macabres. Même si au quotidien je fuis la violence et l'affrontement, je n'ai aucun

mal à les imaginer, à les mettre en scène et à en faire le moteur de mes écrits. Des connaissances m'ont souvent reproché, d'ailleurs, d'entraîner mes personnages vers des fins atroces. Il est rare que l'on réchappe de mes récits, en tout cas pas indemne.

J'utilise toujours la même méthode pour scénariser une histoire. Je me fixe un but. C'est un exercice de style. Pas de ce genre d'exercice où on écrit « à la manière de », mais plutôt un thème imposé. Je veux raconter ma vision de ce que serait une nouvelle avec un amnésique, un voyage dans le temps, une disparition, etc. Ensuite je tourne autour de ce thème, j' imagine quels en sont les implications, les passages obligés, les problèmes à résoudre et souvent le déroulement naît de lui-même. Dans ces projections, je tombe toujours sur un grain de sable qui pourrait faire gripper l'enchaînement logique. C'est sur ce grain de sable que je m'appuie, c'est lui qui va devenir le propos principal de ma nouvelle. J'aime faire passer au second plan l'essentiel de ma réflexion sur une histoire, pour amener le lecteur à se focaliser sur les péripéties de mes personnages, en admettant comme réaliste le contexte du récit. Les bases de cette aventure sont, en fait, un défi intellectuel que je me suis lancé à l'orée d'un nouveau texte. Voilà longtemps que j'avais dans l'idée de pousser jusqu'au bout la notion de rançon. Soyons francs, c'était pour moi une sorte de présomption, une démonstration de vanité. Dans aucun des films ou des livres, qui mettaient en scène ce moyen de soutirer de l'argent indûment, je n'ai été convaincu par le mode opératoire. Je pense même qu'il est parfaitement impossible d'encaisser le fruit d'un rançonnage sans se faire prendre. Car enfin, la rançon est une donnée physique, tangible, et il y aura forcément un moment où on devra se trouver en contact direct avec elle. À cet instant, la partie est un simple combat entre les moyens du ravisseur et ceux de la victime. Si la victime a les moyens de faire surveiller la rançon correctement, que ça soit par des hommes de main, la police ou des procédés techniques, le ravisseur ne pourra jamais récupérer le fruit de son forfait. De même, les seuls

exemples cohérents que j'ai pu voir nécessitaient des équipes organisées du côté des ravisseurs.

L'essentiel du problème pour celui qui veut récupérer une quantité d'argent sans se faire attraper (je ne parle pas de transferts électroniques sur des comptes numérotés) est de prendre de vitesse la police qui ne manquera pas de surveiller l'échange. Il faut faire déposer la somme dans un endroit où on peut en disposer sans se faire appréhender. Ainsi, il faut rivaliser d'ingéniosité pour distancer les poursuivants et garder une, voire deux longueurs d'avance. Mais rien n'est gagné, on peut toujours imaginer un quadrillage plus serré, une surveillance accrue, un pistage encore plus discret, et le ravisseur se retrouvera assurément menottes aux poignets, avant d'avoir pu compter les billets.

Il faut bien comprendre le caractère intellectuel de cette réflexion. Je chaparde quotidiennement des objets et de la nourriture pour subsister, c'est un fait. Mais je ne peux pas m'imaginer demandant une rançon. Car, qui dit rançon, dit enlèvement. J'ai déjà cité mon refus catégorique de la violence, mais je pourrais rajouter à cela la séquestration et même la menace physique. D'ici à utiliser ces procédés pour échanger une personne contre de l'argent... Je ne concevais cette recherche qu'au niveau littéraire, afin de me détacher une fois de plus de ma réalité misérable, de mes conceptions non-violentes de l'existence. Mais la réalité possède sa force propre, elle aime aussi faire des détours dans la fiction et parfois jouer avec ceux qui ont pris l'habitude cavalière de jouer avec elle.

Les journaux venaient de titrer sur le prix phénoménal et historique atteint par une planche originale d'un dessinateur de bandes dessinées très connu. Les enchères s'étaient achevées sur un prix exorbitant dépensé par un collectionneur. Un montant à sept chiffres, si je me souviens bien.

Il faut savoir que je connais bien ces individus étranges que sont les collectionneurs. Au tout début de ma carrière d'exécutant mal rémunéré, j'avais travaillé pendant une saison

dans un magasin de produits culturels d'occasion. On y vendait des livres, des BD, des disques, des figurines, des jouets parfois. C'était avant que les enchères sur internet ne viennent démolir ce marché. Les gérants étaient de véritables encyclopédies, capables d'évaluer la cote d'un disque vinyle à la pochette légèrement abîmée ou d'un exemplaire numéroté d'une deuxième édition. Ils côtoyaient forcément un groupe plus ou moins mouvant de passionnés, à moitié fous pour la plupart, qui investissaient des sommes pharaoniques dans l'assouvissement de ce qui était devenu bien plus qu'une passion. Fréquenter de telles personnes n'est pas anodin, ces gens déteignent, modifient votre vision du monde. Ils possèdent une telle qualité, une telle complétude dans leur investissement, que votre vie vous semble terne, sans saveur. Ces gens sont capables de parler, de disséquer pendant des heures le même sujet. Il en devient le but d'une vie, la raison même d'une existence. À des degrés divers les gérants étaient, eux aussi, atteints par ce virus compilateur. Anciens foudroyés par la fièvre collectionneuse, ils n'étaient souvent qu'en transition, en restructuration vers un autre objectif. Mon patron de l'époque n'avait d'ailleurs monté son magasin que pour écouler les inmanquables doublons que sa recherche de perfection dans sa collection de l'époque générait.

Moi-même j'ai gardé de cette époque des habitudes dont il m'est difficile de me départir. J'ai, par exemple, une difficulté absolue à ne posséder qu'un seul disque d'un artiste qui me plaît. J'ai presque toujours l'envie irrépressible de posséder (je n'écris pas « acheter », vous l'aurez compris) l'intégralité de son œuvre. Même si cette œuvre est finalement assez pauvre, je préfère renoncer à l'artiste dans sa globalité, plutôt que de n'en posséder qu'un disque isolé.

Les collectionneurs aiment le tangible, ils aiment définir l'objet de leur amour de manière précise, documentée et rigoureuse. Puis, ils se jettent à corps perdu dans leur quête et accumulent.

C'est lors de mon bref passage dans ce magasin que j'ai fait la rencontre de Monsieur X. C'était un homme fortuné qui consacrait l'essentiel de son temps libre à parfaire sa collection. Mais il avait réussi à passer au niveau supérieur. Il ne cherchait plus à accumuler, à multiplier les possessions. Non, il ne voulait posséder que des objets rares, estampillés comme tels. Peu lui importait que le livre soit écrit de la main même de l'auteur, s'il avait été tiré à des milliers d'exemplaires, il ne l'intéressait plus. Il ne recherchait pas des volumes signés, numérotés, des tirages originaux, des premières éditions. Il voulait des inédits.

Nous avions été chez lui pour estimer la vente en bloc d'une partie de sa bibliothèque. Mon patron m'avait emmené pour porter les éventuels cartons qu'il se réjouissait déjà de rapporter. Nous avons bien évidemment eu droit à la visite guidée de ce temple de l'inédit. Il y avait là des bandes ou enregistrements jamais édités, des versions alternatives, des ébauches refusées, des romans inachevés. Il avait même ce qu'on appelle des BAT, ces bons à tirer qui représentent les dernières épreuves avant l'impression. Parfois des erreurs ou des repentirs des auteurs entraînent une nouvelle composition de l'œuvre et, suivant la filière normale, le BAT est détruit. Chacune de ces pièces était rarissime et pourtant aucune n'atteignait une cote disproportionnée. L'histoire de ces objets était souvent anecdotique et l'intérêt qu'on pouvait leur accorder était assez réduit. La pièce qu'il nous présenta comme le fleuron de sa collection définissait parfaitement l'intégralité de ce qu'il recherchait. Il s'agissait d'une planche de bande dessinée reprenant plusieurs personnages de la série « Tintin » qui avait été réalisée en 1965 par deux collaborateurs de l'auteur pour faire un canular. Monsieur X nous raconta avec un air gourmand et plein d'entrain qu'un journaliste était venu au studio d'Hergé pour glaner des nouvelles au sujet d'un éventuel album du petit reporter en culotte de golf. Aucun titre n'était en préparation et le grand auteur était en vacances à ce moment-là, mais les deux collaborateurs avaient bri-

colé et encre en quelques jours une planche fictive que le journaliste avait abondamment citée dans son article. L'histoire laisse entendre que, après cette plaisanterie, Hergé, piqué au vif par la réussite technique de l'affaire, aurait décidé que son héros ne pourrait pas lui survivre. Cette planche ne fait donc pas partie de l'œuvre officielle du maître, elle n'a pas été réalisée par lui, elle n'appartient à aucun album qui a vu le jour depuis. Son potentiel commercial est donc largement moindre, mais pour Monsieur X, son importance est sans précédent. C'est un inédit, de toute beauté, accompagné d'une charge romanesque avérée. C'est un objet incontournable. Même si, sur le marché des collectionneurs, sa valeur marchande ne dépassera pas quelques dizaines de milliers d'euros. Dans sa collection, Monsieur X se voulait pragmatique. Même si les deux concepts paraissent opposés, il pensait assouvir raisonnablement une passion par nature irraisonnée. Il ne voyait pas les sommes faramineuses qu'il pouvait dépenser par tocade. Pour lui chaque acquisition avait un intérêt, il se sentait plus malin à chaque fois, ayant décelé la véritable perle que les autres auraient dédaignée. Il n'était pas de ces collectionneurs tape-à-l'œil qui exhibent à tout va, qui mettent en scène à l'instar de conservateurs refoulés d'un musée imaginaire. Chez lui, tout était classé et non exposé. Il avait acquis ses trésors essentiellement pour lui et ne voyait pas l'utilité de s'inquiéter du regard des autres. Mais cette attitude a son revers, il ne se souciait pas non plus de la convoitise que sa collection pouvait éveiller. Tellement habitué à ne pas retrouver ses objets sur le devant de la scène, dans les publications spécialisées, dans les forums d'amateurs, dans les grandes mises aux enchères, il avait tendance à en oublier la véritable valeur. Un collectionneur est rarement seul, même le plus excentrique d'entre eux. Il a toujours en arrière-pensée le désir des autres qui attise le sien. De même, une transaction dans ce milieu est systématiquement un marché de dupes. Le vendeur est ravi de trouver un acheteur assez fou pour payer le prix demandé. Son client se réjouit intérieurement d'avoir trouvé la bonne poire qui se déleste de l'objet convoité.

Les deux prétendent, par ailleurs ouvertement, que c'est un crève-cœur de se séparer d'une telle pièce à un tel prix...

Mais il faut bien comprendre que celui qui se laisse diriger par une collection n'a pas le même système de pensée que vous. Si vous dépensez plus que de raisonnable pour une chose que vous estimez indispensable, cette valeur ne quittera pas votre esprit, elle restera présente dans votre souvenir, indissociable de l'objet. Pour le collectionneur, cette imprégnation comptable ne dure que le temps de la transaction, elle s'efface immédiatement dès le marteau du commissaire-priseur abattu ou le chèque signé. Il n'y pensera plus, il n'est pas banquier, il n'est pas investisseur. Il n'est pas détenteur d'une somme d'argent convertie. Peut-être, un jour, il repassera de l'autre côté du comptoir, espérant à son tour qu'un plus fou que lui viendra se perdre dans les méandres de sa passion envolée. Mais, d'ici là, il ne pensera jamais à son accumulation en terme monétaire.

Monsieur X avait ce détachement suprême pour la valeur de ses trophées. Pas une seconde il ne mettait en avant ses dépenses. Dans son discours, seuls importaient les anecdotes de créations, les péripéties de découvertes, les obstacles d'acquisitions. Il se souvenait de chaque instant de sa vie où son cœur avait battu au rythme d'un nouveau trésor. Moi qui suis toujours en quête d'argent, j'avoue que je restais époustouflé par les sommes qu'il citait au détour d'une phrase sans plus d'importance que ça. Il me paraissait inconcevable et presque méprisant de ne pas mesurer la valeur des choses. Surtout que, je vous l'ai dit, Monsieur X n'en faisait aucun cas et que cela ne semblait même pas lui venir à l'esprit. Il n'avait, par exemple, pas de système de protection sophistiqué dans sa maison, pas d'animaux dangereux dans le parc cerclant la demeure, pas de vitrine pare-balles. Sa pièce d'exposition n'était qu'une large surface en rez-de-jardin, grande comme un salon luxueux. Les murs blancs accueillaient les sous-verre qui contenaient les œuvres affichables, des étagères en bois peint étaient pleines d'albums

sous protection plastique, de vieux systèmes audio où étaient chargées des bandes magnétiques antédiluviennes, de livres reliés ou de chemises cartonnées contenant des feuillets volants. L'ensemble était de goût, sobre, mais assez hétéroclite. Pour finir, deux immenses canapés en L entouraient une table basse où trônait la télécommande dernier cri d'un ensemble audiophile encastré dans un mur. Cet ultime détail indiquait que Monsieur X n'avait pas atteint le stade déshumanisé du collectionneur, mais qu'il écoutait encore bel et bien les œuvres sonores qu'il amassait. Je le soupçonnais même de lire les livres et de regarder les tableaux...

Un mur complet était occupé par une large baie vitrée qui affleurait l'herbe du parc. Je n'avais encore aucune idée derrière la tête, mais j'avais quand même mentalement remarqué la présence du petit rectangle de plastique sur chacune des vitres, témoignant d'un système antieffraction.

Qu'est-ce qui m'a fait me souvenir de la collection de Monsieur X au moment où je planchais sur mon histoire de rançon ? Quel est le cheminement de pensée qui m'a fait mettre en relation ces deux idées distinctes ? Peut-être mon refus de la violence. Peut-être que cela me permettait de répondre à la question insidieuse : « que faire si la victime décide de ne pas payer ? ». Car, c'est une chose de menacer, mais encore faut-il être prêt à l'improbable. Dans mes récits, j'aime entrevoir toutes les possibilités, même les plus définitives. Vous comprenez, tout cela n'était pour moi qu'hypothèses littéraires, spéculations d'auteur, réponses à un exercice de style. C'est pour me débarrasser de la perspective meurtrière que j'ai imaginé une demande de rançon pour un objet. Mais un objet non relié à un chantage, un objet de valeur, mais qui n'en possédait pas en propre. Un objet dont le prix serait dicté par l'attachement qu'en aurait la victime. C'est presque naturellement que j'en suis venu à la planche inédite de Monsieur X. Une fois cette piste trouvée, empruntée, le reste a été très rapide à échafauder.

Et c'est là que je dois me poser une question supplémentaire. Qu'est-ce qui m'a fait passer du concept au plan, du fantasme à la préparation ? À quel moment, ce que j'écrivais est-il devenu une possibilité ? Je n'ai pas trouvé de réponse définitive à cette interrogation. En tout cas, pas de réponse qui ressemblerait à une justification, une volonté de me dédouaner. Je me vois seulement devant le clavier de mon ordinateur, alignant les phrases et, petit à petit, celui que je décrivais en train de commettre ce cambriolage a pris mes traits, mes postures, ma physionomie. Il ne faisait plus aucun doute dans mon esprit que c'est moi qui allais franchir le muret du jardin pour me retrouver devant la maison de Monsieur X. Et cette évidence a persisté le lendemain à la relecture de mon travail, et le surlendemain. Elle s'est transformée en une pensée récurrente, omniprésente. La journée, je faisais mon petit boulot du moment, le soir, j'entrais en préparation. Et lorsque je fus prêt, il n'y eut pas d'autre décision à prendre. Je me suis lancé. Simplement.

* * *

J'ai déjà décrit partiellement la maison, du moins le goût pour la sobriété de Monsieur X. Sa demeure était à l'avenant, simple, discrète et anonyme. Elle était située dans un petit quartier résidentiel aux abords de la ville. De ce genre de quartier qui vous fait croire que vous êtes à la campagne. Les constructions y sont peu élevées et séparées les unes des autres par des grandes étendues maraîchères ou des serres. Les routes, toujours un peu couvertes de terre, échappent au tracé rectiligne de celles du centre-ville et sont doublées, dans leur grande majorité, par des pistes cyclables. C'est un endroit calme la semaine, qui voit flâner de nombreuses familles le week-end. On y croise des promeneurs de chiens, des joggers, des lecteurs sur banc, des premiers tours à vélo sans les roues de stabilisation. C'est un endroit où la quié-

tude et la douceur de vivre s'harmonisent avec le prix au mètre carré.

La maison est bien dégagée depuis la rue. Le jardin, parfaitement entretenu, se résume à une grande étendue de gazon plantée de quelques arbres fruitiers. Les puristes se plaindraient du manque d'un potager, les enfants du fait que les arbres empêchent de jouer au ballon, certains réclameraient une piscine dans tout cet espace herbeux, d'autres exigeraient une haie dissimulant la vue. Mais aucun ne contredirait l'impression de repos, l'atmosphère paisible que diffuse l'agencement simple de la construction. La bâtisse surplombe légèrement l'ensemble, avec la porte d'entrée située au sommet d'une butte de gazon à laquelle on accède par un escalier dallé. À l'endroit où la colline artificielle s'incline, elle laisse la place aux baies vitrées que je décrivais précédemment. Une fois à l'intérieur de la maison, on considère cette pièce sans doute comme une cave, car son niveau est inférieur à celui des autres lieux d'habitation. L'arrière est dissimulé de la rue par le corps même du bâtiment, on n'en entrevoit que le portail qui laisse passer, de temps en temps, les deux voitures personnelles de Monsieur X et de son épouse.

J'imagine que les cambrioleurs planifient leur forfait, surveillent, épient leurs proies. Il faut dire qu'ils viennent dans le but précis d'emporter le maximum de choses en prenant le minimum de risques. Ils notent les allées et venues, se renseignent sur les habitudes, listent les plages horaires et les présences. La légende urbaine de cambrioleurs offrant des places d'opéra ou de spectacle pour libérer la maison un soir précis circule dans la mythologie collective. Je ne sais pas si elle est vraie, je l'ai entendue racontée trop de fois avec trop de détails différents. Mais rien de cela n'a cours quand on vient chercher un seul objet précis, que l'on sait où il se trouve et comment y parvenir. Bien sûr, mon souvenir du salon d'exposition de Monsieur X datait de plusieurs années. Un certain nombre de détails avaient dû changer. Mais je faisais confiance à ce goût de l'immuable qu'ont les collectionneurs. Ce sont des gens qui chérissent le passé, l'établi, et qui,

inconsciemment, le reproduisent. J'étais quasiment certain que la planche que je convoitais serait à la même place, dans son sous-verre impeccable, suspendue au mur, avec rien d'autre qu'une petite plaque de laiton nommant l'auteur et l'année en dessous, un éclairage discret au-dessus.

Et je ne me trompais pas. À ce moment de ma vie, j'exerçais un métier qui me donnait une certaine liberté dans la journée. De ce genre de liberté qui fait que vous n'avez pas sur le dos en permanence un chef pointilleux ou une exigence de rendement trop pressante. J'avais observé un minimum les habitudes du couple X. La maison était inoccupée l'essentiel de la journée et ne reprenait vie que le soir, lorsque madame rentrait la première au volant d'une petite voiture sportive. Monsieur X partait souvent aux aurores pour ne rentrer que tard. Je suppose qu'il utilisait son temps à gagner les sommes faramineuses qu'il engloutissait parfois dans sa passion. Convaincu qu'on n'est jamais plus voyant que lorsqu'on cherche à se dissimuler, je suis entré dans le jardin par le portail, actionnant simplement le bouton d'ouverture qui se trouvait directement accessible de l'extérieur. J'ai gravi les quelques marches me séparant de la porte d'entrée, puis j'ai fait fonctionner la sonnette. Bien évidemment sans succès, comme je l'espérais. Je m'étais muni d'un grand carton plat, assez grand pour contenir le sous-verre, et qui portait sur un de ses côtés l'adresse de Monsieur X. Si quelqu'un m'avait ouvert la porte, j'aurais pu prétexter la livraison de ce paquet. Même s'il aurait paru surprenant à la famille de se faire livrer un emballage vide...

J'ai ensuite simplement fait le tour de la maison, descendant la butte de gazon pour me retrouver devant la baie vitrée. Celle-ci n'était occultée par aucun volet, mais juste par quelques voilages qui assuraient une certaine intimité sans fournir heureusement de protection aux intrusions.

Un mot sur les systèmes d'alarme. Les plus honnêtes des installateurs vous le diront, aucune installation n'est faite pour protéger. Elles sont là pour dissuader dans un premier temps et

pour retarder ensuite. Les équipements sont mis en place pour jouer sur la peur qu'éprouve le cambrioleur de se faire attraper. Ils avertissent, dérangent, inquiètent, mais en aucun cas ils ne protègent. Si une bande organisée pénètre chez vous, un système de surveillance avec intervention de vigiles ou de la police vous garantira, peut-être, que cette bande n'aura qu'une dizaine de minutes pour vous voler. Vos voisins seront prévenus dans les secondes qui suivent par le bruit infernal de la sirène, les voleurs eux-mêmes en seront incommodés, mais ne comptez pas que les premiers interviennent ou que les seconds renoncent. Tout ne sera alors qu'une question de temps. Tout est basé, une fois de plus, sur le fait qu'il faut obliger les voleurs à en prendre le moins possible, pour que la rentabilité de l'agression soit discutable, et ainsi fasse réfléchir ou même dissuade. Mais rien ne vous protège contre quelqu'un de décidé à ne prendre qu'un seul objet. Il faudrait pour cela avoir mis des obstacles entre l'objet et celui qui le convoite. Il faudrait pour cela reconnaître la valeur de cet objet, et pas uniquement sa valeur historique, intellectuelle. Je savais Monsieur X incapable d'une telle estimation.

La baie vitrée a explosé au second coup de marteau, dans ce bruit si particulier du verre brisé qui s'effondre, suivi de près par le déclenchement assourdissant de la sirène. L'installateur n'avait pas fait les choses à moitié, le volume sonore était véritablement insupportable. J'ai enjambé la porte-fenêtre où restaient encore accrochés quelques éclats de vitre, puis j'ai été directement vers le mur où était suspendue la mince feuille de papier dans son cadre. Elle était plus petite que dans mon souvenir et je glissai l'ensemble dans mon carton. Une seconde sirène retentit avec une autre stridulation plus aiguë quand je décrochais l'œuvre du mur. J'arrachais simplement le fil qui devait commander cette deuxième alarme, aussi inutile que la première qui protégeait la maison.

Il ne s'était pas passé une minute depuis mon premier coup de marteau que je ressortais déjà, ma prise sous le bras. Je franchissais d'un pas rapide le jardin, enfourchais le deux-roues qui

m'attendait sur la béquille devant le portail et disparaissait dans les méandres des petites rues, écoutant les hurlements de plus en plus lointains de la maison fracturée. Quelque part, un avertisseur retentissait dans les bureaux d'une société de gardiennage, des hommes, peut-être armés, respectaient leur contrat en faisant de leur mieux pour intervenir au plus tôt. Quelqu'un cherchait sans doute à joindre Monsieur X ou son épouse pour les avertir. Un voisin commençait à s'énerver du bruit qui ne cessait pas...

* * *

L'homme rectifia l'oreillette connectée à son téléphone. Depuis qu'il avait changé pour un modèle en silicone, il n'éprouvait plus les démangeaisons qu'il ressentait avec le précédent dispositif en mousse. Mais le pli était pris et il ne cessait de manipuler le petit appareil électronique à chaque fois qu'il partait en mission.

D'autant que cette mission était un peu particulière cette fois. Elle rapporterait un gros paquet s'il la menait à son terme selon les désirs du client. Surtout que celui-ci avait mis les moyens. Ce n'était pas moins de cinq hommes qu'il avait pu embaucher sous ses ordres rien que pour cette fois. Dans son métier essentiellement solitaire, jamais il n'avait eu une équipe si étoffée.

Mais le client avait été piqué au vif et on le sentait sur des charbons ardents. Il faut dire que malgré ses relations, malgré les différentes pressions qu'il avait tenté d'exercer pour passer sur le haut de la pile des priorités, la police l'avait reçu assez fraîchement. On ne mobilisait pas une armée pour récupérer un vulgaire bout de papier. Monsieur X, son client, avait eu beau plaider sa cause auprès du préfet, un ami à lui, ses suppliques étaient restées lettre morte.

– Et c'est tant mieux, dit l'homme tout haut.

L'oreillette crachota légèrement quand une voix lui répondit :

– Je vous demande pardon, n° 1. Qu'est-ce qui est tant mieux ?

– Non, rien, je faisais un test pour l'interconnexion, reprit-il. Est-ce que tout le monde est à l'écoute n° 2, n° 3, n° 4...

Il énuméra chacun des membres de l'équipe qui répondirent tous par l'affirmative.

– L'heure du rendez-vous est proche. Je vais faire la livraison. N° 2 et 4 vous me gardez en visuel, les autres vous vous tenez prêts à suivre la cible. Je rappelle que personne n'intervient tant que le destinataire final n'aura pas été logé. N° 5 tu captes le frelon ?

– Le signal est clair et net, je retransmets la position sur le GPS de chacun.

– Je me lance, faites tous attention, on n'a aucune idée de ceux qu'on a en face. Restez tous discrets. Le client ne peut pas se permettre de perdre le biscuit. Il descendit de sa voiture et souleva la mallette métallique qui contenait la rançon. Drôle de rançon d'ailleurs. Près de cent mille euros en échange d'une planche de BD, le biscuit comme il l'appelait. Il ne s'imaginait pas dépenser une telle somme pour une simple page, un dessin. Mais le client avait l'air d'y tenir, et franchement ses motivations, ça ne lui faisait ni chaud ni froid. Lui, il comprenait qu'il pourrait garder près de dix pour cent de la somme, s'il arrivait à coincer le maître chanteur. Dans son métier de détective privé, on apprenait à mettre de côté ses états d'âme et ses pensées personnelles. Il n'était pas un spécialiste des demandes de rançons, mais il était bien persuadé que cette mallette ne lui échapperait pas. C'était impossible. D'une part, parce qu'il y avait en tout cinq paires d'yeux braqués dessus, qu'elle était piégée par une balise satellite et, d'autre part, parce qu'il avait décidé, lui, qu'il gagnerait ce bras de fer.

Et la partie serait sans doute serrée, car les ravisseurs (il souriait toujours en utilisant ce terme pour un simple dessin) paraissaient parfaitement organisés. Bien sûr ils avaient transmis

leurs exigences par internet, et ce, depuis une demi-douzaine de cybercafés. Intraçable. Dans ce genre de boîtes, les clients pouvaient rester entre une trentaine de minutes et vingt-quatre heures, payaient tous en liquide, quand les ordinateurs n'étaient pas carrément équipés de monnayeurs. Un bon point pour les petits malins d'en face.

Après le vol, les instructions étaient vite arrivées. Simples, concises. Ils fournissaient une photo numérique de l'objet auprès d'un journal, comme pour un rapt. Et en fait, on assistait à une prise d'otage effective. Il s'agissait d'échanger cent mille euros en coupures de vingt et cinquante contre la restitution de ladite planche. Les instructions s'accompagnaient des menaces d'usage : destruction pure et simple du biscuit avec envoi d'une vidéo de la scène. Monsieur X semblait vivre cette éventualité comme un véritable meurtre, il était à la fois fou de rage et apeuré. On le sentait prêt à en découdre et, l'instant d'après, renoncer simplement pour récupérer son trésor. D'autant qu'une fois de plus l'équipe adverse l'avait joué fine. Pas question de faire livrer la rançon par Monsieur X, ils avaient exigé que ce soit une tierce personne. C'était très malin de leur part. Ne pas utiliser un mode de transfert direct, il fallait que celui qui livre ne soit pas attaché à la rançon, que le lien qui le reliait à la partie adverse soit le plus lâche possible, le moins impliquant. On balade plus facilement un gars qui ne fait que son job et ne peut prendre de décisions lors d'imprévus. Bien vu ! Mais c'était sous-estimer son professionnalisme encore une fois.

Il pénétra dans l'immeuble, repérant au passage n° 2 et 4 qui surveillaient ses arrières. Il entendait dans son oreille droite les commentaires lui indiquant que la voie était dégagée et qu'il ne paraissait pas suivi. Il emprunta l'ascenseur et commanda la montée jusqu'au 4ème étage. L'immeuble était entièrement dédié à des bureaux. Un cabinet de consulting occupait les niveaux 1 et 2, un avocat se réservait le niveau 3, tandis que la plaque cuivrée du rez-de-chaussée indiquait simplement que le 4ème

étage était occupé par une société nommée *R.D.S.* Le lieu de remise de la rançon avait été communiqué moins de vingt minutes auparavant. Il n'était d'ailleurs pas sûr de ce qui l'attendait en haut. Mais il avait paré à toutes les éventualités.

La double porte de l'ascenseur coulissa et il poussa sur celle en fer forgé qui lui barrait encore la route. Il se retrouva sur la moquette épaisse d'un bureau éclairé violemment par une multitude de spots lumineux fixés sur des fils tendus au plafond. Il venait de pénétrer directement dans ce qui devait être la réception de la société. Une jeune femme, vêtue d'un tailleur strict et postée derrière un comptoir aux formes design, l'accueillit d'un sourire.

– Vous devez être envoyé par Monsieur X, demanda-t-elle ?

– Euh... non, enfin oui. Je suis mandaté par lui, hésita-t-il. Comment m'avez-vous reconnu ?

– Je ne vous ai pas reconnu, admit-elle toujours avec le sourire. Mais il est rare que nos clients se déplacent directement dans nos bureaux. En général nous intervenons directement de cible à destination. Vous avez l'objet ?

Décontenancé, il resserra son emprise sur la poignée de la mallette en métal qu'il tenait toujours à la main. Il regarda autour de lui pour essayer de comprendre exactement ce que pouvait être son rôle et celui de la jeune femme dans cette histoire. Celle-ci continua :

– Il s'agit donc d'une livraison express, en classe confidentielle. Il me faudrait une signature ici, avec indication de la date et de l'heure. Merci.

Il s'approcha du comptoir pour regarder le formulaire qu'elle lui tendait. Il lut l'en-tête et comprit d'un seul coup la carte que les ravisseurs venaient d'avancer. L'en-tête du bordereau était au nom de *Rapid Delivery Service*, une entreprise de coursiers intracitadins qui assuraient la livraison en urgence de menus paquets dans toute la ville. Les voleurs tentaient une fois de plus

d'éloigner Monsieur X et ses hommes de la rançon. Toujours le même principe pour supprimer le transfert direct.

Il posa la valise sur le comptoir et signa avec assurance le formulaire de transfert. La partie commençait réellement maintenant. Déjà la jeune fille décrochait le combiné, pianotait un numéro et échangeait quelques mots.

– Nous nous chargeons de tout, dit-elle à son intention, ne vous inquiétez pas. *R.D.S* se fait un devoir de livrer en temps et en heure.

D'un sourire, elle lui fit signe qu'il pouvait désormais partir. Il fit jouer le clapet de son mobile et se mit à faire les cent pas dans le hall. Il entama une conversation à haute voix afin de faire croire qu'il parlait au téléphone. Il fallait qu'il prévienne son équipe des changements de disposition.

– C'est moi, je viens de remettre le pli à livrer à *R.D.S*. Oui... Une compagnie de coursiers, ils ont l'air sérieux. Ne m'attendez pas, suivez juste l'affaire en cours.

Il raccrocha ostensiblement son téléphone et se dirigea vers l'ascenseur. Un jeune homme en blouson de nylon rouge, frappé du logo de *R.D.S*, passa une porte et vint se poster derrière la jeune fille du comptoir. Celle-ci lui tendit le formulaire et le jeune homme y détacha un autocollant, qu'il fixa ensuite sur une feuille maintenue par une pince métallique sur un support cartonné. Il portait un sac à dos d'où il sortit un boîtier électronique qu'il passa sur l'autocollant qu'il venait de récupérer. La machine émit un bip et il la rangea dans sa besace.

Le détective s'engouffra dans l'ascenseur alors que le jeune livreur échangeait quelques mots inaudibles avec la réceptionniste qui étouffa un petit rire dans sa main. Il appuya nerveusement sur le bouton du rez-de-chaussée et attendit que la double porte se referme.

– N° 5 tu as encore le frelon en vue j'espère ? La partie est lancée. N° 2 tu te tiens prêt. Quoiqu'il se passe, on ne perd pas la mallette de vue. N° 3 tu couvres n° 2. Le livreur est un jeune, taille moyenne avec un blouson rouge. Je pense qu'il va partir en scooter. Ne vous laissez pas distancer. N° 4, dans 5 minutes tu appelles *RDS* et tu baratines la réceptionniste, tu essayes d'avoir l'adresse de livraison. S'il le faut, tu fais intervenir le client, le bordereau a été établi à son nom. C'est une livraison confidentielle alors elle ne va pas vouloir te la donner. Si on pouvait avoir un coup d'avance ça aiderait.

Il bondit hors de l'ascenseur à peine la cabine arrivée à destination. Il regarda la porte se refermer et l'appareil s'élever à nouveau. Il suivit son parcours sur l'afficheur lumineux et constata qu'il se stabilisait à nouveau au 4ème étage. Le livreur n'allait pas tarder à arriver. Il regagna sa voiture. Il accusait le coup. Bien sûr, il avait imaginé pas mal de coups tordus, mais en homme d'action, il désirait la confrontation. Les artifices fuyants de l'adversaire le laissaient sur sa faim.

Quelques minutes plus tard une petite porte s'ouvrit au numéro d'à côté dans l'immeuble, le jeune homme au blouson de nylon en sortit poussant un scooter gris qui possédait un large coffre fixé à la selle. Il l'ouvrit et plaça à l'intérieur la mallette métallique qu'il avait coincée d'abord sur le repose-pieds. Il enfourcha l'engin, démarra et descendit directement du trottoir. Il attendit que la circulation lui permette de s'insérer et il partit vers le bout de la rue pour rejoindre l'artère principale qui s'y trouvait.

L'homme suivit du regard la moto grosse cylindrée de n° 2 qui lui emboîtait le pas, ainsi que la voiture de n° 3. Il jeta un coup d'œil sur son GPS. La croix rouge symbolisant la mallette se déplaçait en clignotant. La chasse était lancée.

– N° 2 tu ne me le perds surtout pas.

– Pas de problème, la circulation est calme à cette heure, j'ai pas de mal à le suivre.

- N° 3 c'est ok pour toi ?
- Sans problème, j'ai tout le monde en visuel. On va vers le nord.
- Ici N° 2 on va passer sur les boulevards extérieurs, le gars tient une bonne allure, mais rien d'impossible. Il sort. Je suis toujours dans sa roue.
- Te fais pas trop remarquer quand même, intervint le chef d'équipe. N° 4, tu en es où de l'adresse ?
- La gamine n'a pas voulu la donner. Le client doit la rappeler, mais le numéro est occupé, je vous tiens au courant dès qu'on a l'info.
- Faites vite, je n'aime pas trop qu'on nous balade dans l'inconnu.
- C'est ok, le client est intervenu. L'adresse de livraison est le 202 avenue...
- Laissez tomber, lâcha la voix du motard, on y est.
- Qu'est-ce qu'il y a à cette adresse ? N° 5 t'es sur le coup ?
- Je te le donne en mille.
- Accouche, je suis pas d'humeur pour les devinettes.
- À cette adresse, tu as un cabinet dentaire, un chiropracteur, mais surtout les bureaux de *COURSEXPRESS*, un autre service de coursiers. Ces gars sont décidés à nous balader.
- Que dit le frelon ?
- Toujours ok.
- Ici N° 2. Le gars au blouson rouge a l'air aussi surpris que nous pour l'adresse. Je me suis rapproché et j'ai pu écouter. Il vient de téléphoner depuis son portable pour que sa boîte confirme la livraison chez un concurrent. Là, il est rentré dans l'immeuble avec la mallette.
- Ils essayent sans doute de nous diviser. Tu te tiens prêt à suivre le nouveau coursier. J'arrive en renfort. N° 3 tu es celui de chez *RDS* pour voir s'il rentre au bercail, on ne sait jamais. Attention N° 2 tu n'auras plus de visuel, donne-nous les infos dès que tu le vois sortir...

– Les gars ! Y a un problème, s'exclama la voix du comparse chargé de la technique. Le frelon se remet à bouger ! N° 2 grouille-toi, il part de l'autre côté du bâtiment !

– Merde ! Cette boîte doit avoir une sortie des véhicules à l'arrière...

Le chef d'équipe frappa sur son volant de rage. Il n'aimait pas du tout se faire promener de cette façon. Trop d'incertitudes, trop d'aléas. Il aurait voulu aller au contact.

– Ici 3, le premier livreur ressort, je le file.

– Ici 2, c'est bon. Le gars de *COURSEXPRESS* respecte les feux, je l'ai rattrapé. Je lui colle le train. C'est toujours un scooter, le blouson est vert pour celui-là, mais sinon c'est la copie conforme de l'autre.

– J'arrive derrière toi, je t'ai en visuel, intervint le N° 1. N° 4, même topo qu'avant, tu essayes d'avoir l'adresse.

– Je suis dessus.

Il se fit tout d'un coup un silence radio. On sentait chacun tendu sur sa tâche. Le cerveau du détective tournait à toute vitesse. Comment marquer un coup gagnant dans cette partie où il n'avait pas les cartes ? Il lui fallait à tout prix sauter des étapes, anticiper les prochains déplacements de l'adversaire. Réfléchir. Les ravisseurs ne faisaient que différer le moment de la confrontation, ils tentaient sans doute de segmenter son équipe, de multiplier les postes de surveillance. Pourquoi ? En quoi avaient-ils besoin d'occuper ses hommes sur des fausses pistes ? La remise de la rançon se ferait assurément dans un endroit public. Un endroit avec beaucoup de passage. Un endroit difficile à surveiller si on est en nombre restreint, où on peut facilement disparaître. Un endroit avec de nombreuses sorties, de la foule.

– Bingo, je l'ai !

La voix du numéro 4 retentit dans son oreille.

– Ils sont plus conciliants chez *COURSEXPRESS*. La prochaine livraison se fait complètement au sud. Au 87 boulevard... – Pas de quoi se réjouir, c'est le siège de « *NOW!* », un autre service de livraison, intervint le n° 5. On est reparti pour une balade.

– N° 4 tu contactes directement *NOW!* et tu essayes de savoir s'ils ont un contrat prévu au nom de notre client. Ceux d'en face ont eu tort d'utiliser à chaque fois le même pseudo. On vient de marquer un point, c'est le moment de transformer. N° 3, il en est où le premier gugusse ?

– Il s'est arrêté au retour dans une agence de pub pour charger une enveloppe. Là, on est en route vers le centre.

– Tu suis toujours, pour l'instant. N°2, je te vois ainsi que le frelon.

– Ce gars est plus nerveux sur la conduite, mais aucune chance qu'il me gratte. Pour l'instant, on respecte un itinéraire logique pour se rendre à l'adresse que nous a donnée N°4.

– J'ai une info ! hurla la voix du numéro 5. J'ai la prochaine étape ! Tenez-vous bien. *NOW* est censé livrer la mallette à la consigne de la gare ! La fille au bout du fil était toute contente de me raconter l'affaire, tant le plan lui paraissait louche. Une histoire de mallette oubliée dans un hôtel qui devrait être récupérée par un voyageur avant de prendre un train. Bref, elle a senti le coup foireux. Son livreur doit déposer le colis à l'attention de Monsieur X auprès du préposé.

La gare ! Un déclic de joie rayonna dans l'esprit du détective. Cette fois-ci, les choses se précisaient. La gare ! Avec ses nombreuses sorties, ses accès en sous-sol, sa foule à cette heure de pointe. C'était un coup de maître, surtout si on n'était pas préparé. Mais ils avaient fait une erreur et, cette fois-ci, lui et son équipe avaient l'avantage.

– Changement de direction les gars. N°2 tu termines la filature de celui-là et tu embrayes sur le prochain, si tout va bien on te retrouve à la gare. N° 3, tu laisses tomber le gars de *RDS* et tu

files toi aussi à la gare. 4 et 5 pareil. Pas la peine d'essayer de blinder les sorties, il y en a trop. On se concentre sur le comptoir de la consigne. Surtout N° 2 tu gardes le visuel sur ton coursier et la mallette, il ne faudrait pas que quelqu'un l'accoste avant qu'il soit à destination. Le frelon ne nous servira à rien dans un espace si petit, et il se peut qu'on ne le voie se déplacer que trop tard.

Il négocia un virage sur les chapeaux de roues. Le sang lui battait aux tempes. Le dernier acte allait commencer.

* * *

L'équipe était déjà au complet et en place quand il pénétra sous les grandes arches de pierre de la gare. L'édifice, perpétuellement en travaux, promettait par de larges affichages une ouverture prochaine d'un nouveau hall avec une galerie marchande et pas moins d'un « nouveau lieu de vie et de communication ». Pour l'heure, le passage entre les différentes parties du bâtiment se faisait par une série de goulets d'étranglement qui ralentissaient considérablement la circulation aux heures de pointe. On n'était pas encore au plus fort de la journée, mais déjà les trains se succédaient avec une fréquence accrue, déchargeant et accueillant ceux qui revenaient du travail et ceux qui embarquaient pour retourner chez eux.

Le comptoir de la consigne était coincé à côté d'une palissade provisoire qui protégeait les usagers des travaux d'aménagement en cours. Un bruit soutenu de marteaux-piqueurs et de coups de burin emplissait le couloir, augmentant un peu plus la tension générale de l'atmosphère. L'autre côté était occupé par la sortie d'un mini-supermarché fournissant des denrées de première nécessité, c'est-à-dire une dizaine de sortes de chips et autant de boissons gazeuses. Le passage était ininterrompu et gênait considérablement l'observation. En effet, de nombreux clients de la supérette s'arrêtaient quelques instants en sortant, masquant ainsi la vue.

Les hommes de l'équipe étaient en position, essayant tant bien que mal de ne pas paraître immobiles dans le flot incessant des passants. La zone à sécuriser n'était pas large, mais un pilier de béton cerclé de gaines électriques empêchait une vue directe sur le comptoir. Celui-ci se résumait à une grille à guillotine donnant sur ce qui semblait être un réduit avec des casiers grossiers en bois.

Le détective repéra la silhouette trapue du N° 3, il se tenait légèrement en retrait le long du mur en face du guichet, ce qui lui permettait d'avoir une vue d'ensemble assez correcte. Le numéro 4, quant à lui, était adossé au pilier de béton et arborait un casque gigantesque qui était relié à sa poche. Détail qui le trahissait, aucune fréquence basse tonitruante ne s'échappait de ses écouteurs comme c'est immanquablement le cas quand un adolescent rebelle est branché de la sorte. Le chef d'équipe dépassa le guichet nonchalamment et entra dans la supérette. Il choisit de contempler, parmi les badauds amateurs de chips, un rayon réfrigéré rempli de sandwiches bourratifs, qui avait au moins la qualité de lui permettre un angle de vision acceptable. Son oreillette bourdonna.

– Ici N° 2, on arrive à l'instant. Le gars de *NOW!* semble un peu perdu dans le nouveau plan de la gare. Il tourne en rond. Merde ! Je ne vais quand même pas lui montrer le chemin ! C'est bon, il se dirige vers le couloir de la future galerie marchande.

– Ok, tu restes dans le hall pour bloquer cette direction, murmura le détective. N° 5 tu bloques le couloir au niveau du hall des arrivées.

– Reçu. J'ai transféré le signal du frelon sur mon portable. Mais le signal n'est pas assez précis pour le voir se déplacer en direct. Si on loupe l'échange au niveau du comptoir, on risque de ne s'en rendre compte que lorsque le gars aura fait une dizaine de mètres.

– Ce qui veut dire qu'on ne doit pas le louter, annonça N° 1. Dans 20 minutes c'est la cohue ici, s'il nous échappe au niveau du retrait de la consigne, c'est planté, on le captera jamais.

L'équipe vit le coursier, arborant le logo de *NOW!* sur son blouson, se présenter à la grille de la consigne. Il patienta quelques minutes, puis se pencha vers l'intérieur pour s'enquérir de la présence de quelqu'un. Finalement, il recula légèrement quand la silhouette volumineuse de l'employé de la SNCF lui fit face de l'autre côté du comptoir. Les deux hommes discutèrent un instant, chacun essayant de faire signer à l'autre son formulaire. Le coursier désirant faire parapher son bordereau de livraison, l'employé, celui de prise en charge. Dans un haussement d'épaules, les deux gribouillèrent le papier de l'autre, et le coursier s'éloigna en grommelant, dans la foule qui commençait à grossir au fur et à mesure que les trains étaient annoncés à quai.

L'attente tendue commença. Chacun regardant avec inquiétude la marée humaine grossir. Il devenait de plus en plus difficile aux équipiers de conserver leurs postes d'observation. Plus d'une fois, ils durent remonter le courant des voyageurs pour retrouver une position de surveillance.

Une demi-heure plus tard, il était illusoire de vouloir garder l'œil sur le comptoir. La vue était obstruée en permanence, et des personnes stagnaient devant le comptoir, sans que l'on puisse savoir si elles venaient y retirer un objet ou si elles étaient là pour une tout autre raison.

– C'est la merde ! Je vois que dalle, dit le n° 3.

– Pareil pour moi protesta le n° 4

Le détective sentait que la partie lui échappait, il fallait agir. Mais il ne voyait pas dans quelle direction ! Une fois de plus, la confrontation n'avait pas lieu, les ravisseurs qui, jusque-là, avaient enchaîné les transferts, semblaient désormais jouer la montre. Ce nouveau coup lui semblait incompréhensible. Pourquoi avoir dispersé aussi sûrement ses hommes pour leur laisser

maintenant le temps de se regrouper ? À moins que l'équipe n'ait été repérée. À moins que le préposé de la gare ne soit de mèche. Les hypothèses se succédaient dans sa tête. Trop de possibilités, toujours trop d'incertitudes.

– Je viens de croiser un gars en rollers qui tient une valise comme la nôtre, je le suis dans la foule, ça le freine encore un peu. Mais dès que ça se dégage, je vais pas être capable de lui coller aux basques avec ses roulettes et je vais le perdre, hurla le numéro 2 comme un appel au secours.

Le numéro 1 bondit par-dessus le portique de la caisse et se jeta sur le comptoir des consignes. Il apostropha le gros homme de l'autre côté de la guillotine.

– Une valise métallique déposée il y a moins d'une heure. Est-ce qu'on est venu la retirer ?

– De quel droit demandez-vous ça ? Qui êtes-vous d'abord ? s'indigna l'employé.

Le détective se rapprocha et agrippa le type par le col de sa chemise. Il tira vers lui jusqu'à ce que le corps flasque se coince dans l'ouverture de la grille. Il plaça ensuite son front à quelques centimètres de l'homme qui paraissait terrorisé sur le coup.

– J'ai pas le temps de me répéter, articula-t-il avec une voix pleine de menaces. La valise métallique, est-ce que tu l'as remise à quelqu'un ?

– Un jeune type en rollers, y a pas cinq minutes. Mais ce n'était pas une consigne, c'est juste un dépôt temporaire. Une valise oubliée, je crois, c'est ce qu'un gars m'a dit au téléphone.

Il relâcha le gros homme qui recula brusquement hors de portée. Il porta machinalement la main à son oreille.

– J'ai un mouvement sur le frelon, cria le n°5

– N°2, c'est confirmé, c'est notre client. Tu en es où ?

– C'est plus que critique, je le vois à peine. Dès qu'il aura atteint les portes principales, c'est foutu, je ne pourrai jamais le suivre.

Le chef d'équipe jouait des coudes pour tenter de rejoindre le grand hall des départs, parmi la foule qui marchait au pas en tentant de sortir de cette fourmilière géante. Il savait que les secondes suivantes étaient les dernières de cette partie d'échecs. Il passa à toute vitesse les options qui surgissaient dans son esprit. Le temps des conjectures était passé. Même s'il n'avait pas de certitude. Il n'en aurait jamais d'ailleurs. Il fallait prendre une décision.

– Bordel, je fais quoi, il est presque arrivé à la sortie !

– Tu le bloques ! dit dans un souffle le n°1. Tu le bloques ! Les autres, vous convergez tous vers le hall.

Il lui fallut encore de trop longues minutes pour rejoindre, sur le parvis de la gare, le motard qui tenait fermement un grand jeune homme chaussé de rollers en ligne. Le gars avait mis un genou à terre et semblait souffrir de violents maux d'estomac, car, le visage livide, il tenait son abdomen à deux mains. Le coéquipier, qu'il appelait depuis le début de la journée n° 2, le maintenait dans cette position avec une main sur son épaule. Il vit arriver au loin le n° 5 qui avait fait le tour par l'extérieur de la gare, moins encombré. Le reste de l'équipe ne les avait pas encore rejoints. Entre les jambes de son homme de main, on pouvait voir la valise qu'ils avaient pistée une partie de la journée.

– Il a pas trop fait de difficultés à ce que je vois... Il a dit quelque chose ? – On n'a pas vraiment eu le temps de faire connaissance, répondit le motard avec dans la voix une certaine suffisance. Visiblement il est fragile de l'estomac.

– Alors mon gars, va falloir que tu nous dises maintenant où est la planche de Monsieur X.

Le jeune homme prit un air terrifié où se lisait autant de peur que d'incompréhension. Il glapit en tentant de contrôler sa voix qui partait bien involontairement dans les aigus.

– Je ne comprends rien à ce que vous voulez ! Je suis juste venu pour récupérer la mallette qu'un client avait perdue dans un train.

– Mauvaise réponse, menaça le détective. On suit cette mallette depuis des heures. Alors t'as intérêt à trouver mieux, si tu ne veux pas passer un sale quart d'heure. Notre patron est plutôt nerveux depuis que tes petits copains et toi avez fauché son bijou.

– Mais je vous assure que je ne comprends rien du tout à ce que vous racontez, pleura-t-il en tentant de se soustraire à la poigne de fer qui lui enserrait l'épaule. Je suis juste un employé du grand hôtel du centre. La réception a reçu un appel pour la réservation d'une chambre pour cette nuit. Le client, un certain Monsieur X, avait juste besoin qu'on lui rende un service. Il avait oublié sa mallette dans un train. Elle avait été retrouvée heureusement et elle l'attendait à la consigne de la gare. Comme il ne pouvait pas passer la chercher avant la fermeture du guichet, c'est l'hôtel qui m'a chargé de la récupérer pour lui ! Vous pouvez vérifier. Lâchez-moi !

Il avait fait cette longue tirade d'une seule traite, liant les phrases et les mots. Comme si sa survie dépendait de son débit. Le détective encaissa chacune des paroles comme un direct au menton. Il chancela et recula d'un pas pour récupérer son équilibre.

Pas besoin de vérifier les dires de celui qui se relevait péniblement. La même histoire en miroir que pour le dernier livreur. Il avait été manipulé, une fois de plus. Il attendait une confrontation, les ravisseurs lui en avaient fourni une. Petit à petit, touche par touche au cours de la journée, ils l'avaient conditionné à attendre qu'un anonyme s'approche de la mallette. Il comprenait

maintenant que les précédentes étapes n'avaient été mises en place que pour qu'il s'habitue peu à peu à ce jeu de passe-passe entre tous ces professionnels de la livraison. Ses adversaires voulaient le forcer à se découvrir. Et il était tombé dans le panneau. En donnant l'ordre d'arrêter ce gars, il avait brûlé sa dernière chance de faire le lien entre la rançon et les voleurs. Loin de perdre la partie, les autres reprenaient la main. Ils pouvaient désormais augmenter leur prix, relancer Monsieur X. Celui-ci se retrouvait démuné. La police ne l'avait pas suivi, son équipe privée avait échoué. Il paierait.

Il grommela de vagues excuses à l'adresse du type en roller qui s'éloigna de toute la vitesse qu'il pouvait, sans demander son reste. Les autres membres de l'équipe l'avaient rejoint, la mine sombre.

Ils avaient compris que la mission était perdue et accusaient le coup de n'avoir pas été à la hauteur.

Il retira d'un geste lent l'oreillette et la glissa dans la poche de sa veste. En faisant un pas pour s'écarter du groupe, il fit jouer le clapet de son téléphone et composa le numéro de son client. Il prit une grande inspiration au moment où la tonalité retentit.

– Monsieur ? L'échange n'a pas eu lieu. On vient de stopper un type, mais...

Il blêmit encore en écoutant la réponse de Monsieur X.

– Comment ça ? La poste ? On vient de vous livrer votre planche par *Chronopost* ? C'est impossible !

Sa voix avait imperceptiblement augmenté de volume. Il faisait les cent pas devant son équipe qui était suspendue à ses lèvres, essayant de décrypter le dialogue tronqué qui leur parvenait.

– Non, je vous répète que l'échange n'a pas eu lieu. C'est impossible. On n'a pas quitté une seule seconde la valise des yeux...

Il s'arrêta dans sa phrase et bondit pour arracher des mains du motard la mallette qu'il avait ramassée. Il la soupesa et la posa à plat sur un plot en béton. Il fit jouer les charnières et ouvrit le couvercle en retenant son souffle. Son visage changea une nouvelle fois de couleur quand il prit un air paniqué et recula en fixant le contenu qui s'offrait à ses yeux.

Là, sur la mousse qui recouvrait le fond du rectangle de fer, en lieu et place des coupures de vingt et cinquante euros, quatre bottins téléphoniques, empilés deux par deux, semblaient le narquer...

* * *

Les gens ne s'attachent pas aux détails, ils ne perçoivent la réalité que par le filtre qu'ils ont créé. Si elle ne correspond pas à ce qu'ils ont prévu, il leur faut un temps non négligeable pour redéfinir leur univers avec de nouvelles règles.

Quand j'ai vu l'employé de Monsieur X dans les locaux de R.D.S, je savais déjà que tout se passerait comme je l'avais planifié. Il était déstabilisé, il n'avait pas intégré le trop-plein d'informations dans lequel cette première étape l'avait plongé. Le rendez-vous, la réception, le bordereau, rien ne correspondait à son schéma. Il s'attendait à abandonner sa précieuse mallette dans un endroit public, à la surveiller, à jouer avec ses gadgets électroniques, à se lancer dans des poursuites et des interventions musclées. Il s'attendait à tout ça, et il était frustré en déposant simplement son chargement à l'accueil d'un service de livraison. En bon professionnel, il a dû réagir, il s'est adapté. Mais il a fait cette adaptation en bloc, dans sa globalité. Il a tout accepté en une fois. La réceptionniste, le bordereau et le livreur. Il s'est mis en stand-by jusqu'à ce que son schéma retombe sur ses pattes et qu'il puisse se rattacher à ce qu'il avait prévu. Je suis sûr qu'il reste persuadé de ne pas avoir lâché la mallette des yeux. Et pourtant c'est bien ce qu'il a fait pendant ce minuscule laps de

temps, cette ellipse, ce moment où il avait quitté son univers actif et où il subissait les événements.

Oh, cet instant n'a pas été trop long, juste le temps de reprendre ses esprits et de réorganiser son action autour des nouvelles données. Mais, vous savez, il ne m'en a pas fallu plus pour échanger dans l'ascenseur les bottins que j'avais dans mon sac à dos avec les liasses d'espèces qui étaient dans la mallette. Je savais que je ne risquais rien, on ne peut pas pister des morceaux de papier, aussi précieux soient-ils. Il s'amuserait sans doute à suivre la mallette, il me suivrait aussi un temps. Mais ce sera trop tard, ce trou noir dans le déroulement des événements est au-delà de sa perception.

Je ne crois pas avoir à craindre quoi que ce soit de Monsieur X, il a récupéré son trésor et déjà le prix qu'il a payé s'efface de sa mémoire. Il fera sans doute installer une alarme plus efficace, un système de protection plus performant. Il cadenassera, il blindera. J'espère ne pas avoir brisé son rêve en le forçant à prendre conscience de la valeur de ses passions. C'est le pire qui pourrait lui arriver. Le collectionneur se veut vivre dans la légèreté, les prix et les estimations sont trop lourds à supporter et plombent ses rêves.

Peut-être que le détective fera une enquête, par fierté. Il ne trouvera rien. J'avais été embauché chez RDS presque 6 mois auparavant et mon contrat se termine dans 4 mois. C'est un boulot précaire, pas assez d'heures, pas assez payées. Je ne suis qu'un coursier comme les autres et dans quatre mois un autre prendra ma place. On trouve toujours des jeunes gars comme moi pour occuper ce genre de job, même mal payé. D'ici là, je ne changerai rien à ma vie.

Bien à l'abri, j'ai de quoi voir venir pendant quatre ou cinq ans. Je ne suis pas gourmand. Peut-être juste de quoi démarrer en fait. C'est sans doute ce qui me manquait. Un point de départ.

Et puis, c'est bien la première fois qu'une de mes histoires me rapporte quelque chose...